

Le 14 décembre 2019

Enzo,

J'aurais aimé être plus succinct, j'ai toujours préféré aux logorhées sans fin le juste mot au juste moment mais je ne suis pas parvenu à faire court. Je voulais te raconter quelque chose. Te raconter mon histoire depuis le mois de février 2017 jusqu'à aujourd'hui. Insister particulièrement sur ce que je considère comme étant la plus belle année de ma vie... Cette année 2017-2018. en procédant ainsi, j'espère comprendre ce qui m'échappe encore aujourd'hui. Une histoire peut-être fastidieuse et sans intérêt. Je m'en excuse d'avance. Si cette lettre t'ennuie, abandonne-là en cours de lecture.

Le 13 décembre 2016 dans la soirée, j'ai reçu un mail. J'étais accepté pour passer une année au Québec en tant qu'agent aux communications pour un organisme à but non lucratif. À cette époque, je ne pensais pas qu'une telle chose pouvait m'arriver. Je rêvais peut-être d'aller vivre à l'étranger, sûrement même. Mais dans ma tête, c'était réservé aux autres, ceux qui brillaient dans leurs études ou qui travaillaient dans les affaires. Ceux et celles qui avaient plus de courage, plus d'ambition, plus de légitimité à partir que moi. Mais non, on m'a offert cette chance. On m'a dit, "Pars. Loin. Tu en es capable". Aujourd'hui encore, je me demande pourquoi on m'a offert cette chance à moi, Alexis Penaud, le petit gars discret du fond de la classe qui n'aime pas faire de vagues.

Branle bas de combat dans la famille, un jeune qui part un an sur un autre continent pour travailler... ça ne s'était jamais vu. Mes parents étaient fiers, heureux pour moi, plus que je l'étais pour moi-même. Il me restait trois mois pour faire le tour de ma famille et amis, faire mes bagages et m'envoler. Parmi les personnes auxquelles je suis allé dire au revoir il y en a que je n'ai jamais revu depuis. À leur tour ils sont partis vivre leur vie sur d'autres continents.

J'ai atterri en février 2017 à Montréal. Le 1^{er} mars, j'emménageais dans ce qui allait être la meilleure colocation de ma vie. Je ne l'aurais jamais cru pourtant en arrivant, Hugo m'avait bien fait comprendre qu'il ne tenait pas plus que cela à me connaître et qu'il souhaitait une colocation calme, propre, avec des rapports courtois entre nous. Qui eut cru que, 1 an plus tard, on se ferait un énorme câlin une semaine avant mon départ en nous remerciant l'un l'autre pour cette superbe année que nous venions de passer.

Ma plus grande peur en arrivant, c'était la solitude. Moi qui ai toujours eu du mal à m'affirmer, qui ne me sentais confortable qu'au sein de mon petit cocon familial et amical, je me suis retrouvé complètement seul, livré à moi-même. Mes premières semaines sur mon lieu de travail n'ont fait qu'accentuer ce sentiment de solitude. Tous et toutes se connaissaient déjà, tous n'avaient aucun problème à s'exprimer au sein d'un

groupe, tous n'avaient aucun problème à paraître gentil, accueillant, avenant, souriant avec autrui. Tous avaient des milliards de choses à raconter aux autres et ils riaient ensemble de bon coeur à leurs histoires toutes plus passionnantes les unes que les autres. Dans mon coin, je crevais de jalousie de ne pouvoir ressembler à ces gens-là. Je les adorais en même temps que je les abhorrais. Je les admirais et les détestais à la fois. Ca me rappelle une phrase de *8 femmes* prononcée par la grand-mère quand elle évoque le meurtre de son mari :

“Il m'a toujours traité avec délicatesse, avec respect, un vrai gentleman... Mais je ne pouvais pas le sentir. Est-ce que tu t'imagines ce que c'est de passer sa vie au côté d'un homme que tu n'aimes pas et auquel en plus tu n'as rien à reprocher ?”

Très vite, j'ai ressenti le besoin de m'éloigner de ces gens que j'aimais, mais qui me paraissaient inateignables. Très vite, je me suis senti mal à l'aise auprès d'eux, j'avais peur qu'ils s'ennuient avec moi, j'avais peur de l'image que je pouvais leur renvoyer, j'avais peur d'être moi-même et que se reproduise un schéma dont je ne voulais plus.

Peut-être est-ce pour cela que je me suis inscrit sur *Grindr*. Puisque je suis incapable de rencontrer du monde comme les autres, je passerai par la voie de l'application mobile. Peut-être qu'il s'y trouve des êtres moins affirmés, aussi lents et aussi discrets que moi. Peut-être dans le même temps parviendrai-je à combler un vide affectif que je n'avais jusqu'à présent jamais réussi à combler. L'âme soeur se trouve peut-être quelque part entre cette interface orange et noire et moi.

Le jour-même de mon inscription, tu es venu me parler. On s'est écrit. On a dit ce qu'on faisait dans la vie. Il y avait probablement beaucoup de smileys dans mes messages, un moyen que je trouvais à l'époque simple et efficace pour paraître sympathique et de bonne humeur auprès des autres. Je ne sais plus ce que tu m'as dit, mais à un moment, tu as fini par lâcher “excuse-moi, je suis d'humeur mélancolique ce soir”. Ca m'avait touché. La mélancolie, cette tristesse douce et lente que notre monde moderne tue à petit feu. Derrière ce mot, c'est Baudelaire que je voyais, celui-là même qui écrivait au XIX^e siècle, un siècle que je considérais déjà à l'époque comme le siècle d'or de la littérature, *Les Fleurs du mal* et *Mon coeur mis à nu*. Un mot que je n'aurais jamais espérer croiser sur cette application orange et noire. J'ai eu envie de te proposer d'aller boire un verre. De voir qui pouvait être cet être mélancolique. À ce moment-là, je ne savais pas encore qui nous allions être l'un pour l'autre. Je pense que je n'attendais rien, je voulais simplement un premier contact avec toi.

Nous nous sommes vu une première fois. C'était bien. Nous sommes allés au cinéma, nous avons glissé en luge ensemble. C'était bien. Nous sommes allés à Québec city ensemble... c'était incroyable. Je me souviens que sur le trajet du retour, beaucoup de choses se passaient dans ma tête. J'avais l'impression qu'en trois jours, j'avais grandi de 2 ans. Que je n'étais plus Alexis, p'tit gars un peu paumé, mais Alexis, agent aux communications, Français immigré au Québec, loin de sa famille et de son confort, mais heureux malgré tout dans sa nouvelle vie montréalaise. C'est à toi que je le dois. Cette sortie m'a aussi fait prendre conscience que si je n'étais pas amoureux de toi, je te considérais déjà comme une personne importante dans ma vie. L'on se connaissait depuis 2 mois, mais déjà je me sentais complice avec toi, libre d'être celui que je voulais être, l'Alexis authentique qui ne s'était jusqu'à présent jamais suffisamment exprimé.

Cette sortie a marqué un tournant dans mon année. Je me suis inscrit à un cours d'improvisation, les gens d'e mon organisme me faisaient de moins en moins peur. Je m'ouvrais au même rythme que les fleurs du printemps. Il y a eu en plus cette aventure au Vermont, la plus folle de mes sorties je crois, et cette fameuse sortie en canot-camping, qui m'a laissé un souvenir aussi beau que le tien je pense. J'étais vraiment bien, heureux de partager ces moments avec toi. Je pense que c'est dans cette période là que j'ai envisagé de rester au Québec plusieurs années supplémentaires. J'étais heureux dans ma colocation, j'aimais le Québec, sa culture, ses paysages, ses valeurs, sa population... et j'avais noué une amitié avec une personne que je n'aurais jamais espéré avant de venir (bien plus tard, par arrogance peut-être, je suis allé jusqu'à penser que notre relation était au-delà de l'amitié. Ni de l'amour ni de l'amitié, quelque chose dans une sphère autre, parallèle. Comme une parenthèse enchantée).

Et puis à l'été, beaucoup de belles choses se sont encore passées. Nicolas est venu me rendre visite, nous avons passé 15 jours ensemble, encore aujourd'hui je considère ces vacances comme les plus belles vacances de ma vie. Jeunes comme des adolescents mais suffisamment adultes pour entreprendre des belles choses, nous avons fait la paire et c'était incroyable, encore une fois.

Et puis il y a eu cette rencontre avec Julien. Ca avait commencé tout doucement entre nous, nous avons mis du temps avant de nous apprivoiser, de nous connaître, de nous affirmer, de nous aimer. Il était bizarre, souvent distant par message et adorable quand nous nous voyions. On ne savait pas trop où nous allions tous les deux, nous savions que nos mois, nos jours, étaient comptés. Mais nous étions, lui comme moi, incapables de nous protéger du philtre d'amour. Nous nous sommes donnés l'un à l'autre, ouvert comme jamais, nos sentiments n'ont fait que croître. Rapidement, la perspective de mon départ m'était devenue insupportable. J'avais construit trop de choses en 1 an ici pour tout voir se démolir. Il fallait que je reste. C'était devenu une nécessité.

Alors je me suis inscrit à l'Université. J'étais heureux de cette décision. Il fallait tout de même que je parte,

mais ce n'était que pour quelques mois. J'allais survivre. J'avais confiance en notre amitié, je savais que je te retrouverai à l'été prochain et que nous allions encore avoir des tas de trucs à faire et des tas de trucs à nous dire. Quant à ma relation avec Julien, j'avais peur, mais j'étais confiant. Je l'aimais comme je n'avais jamais aimé et je sentais que c'était réciproque.

Les six mois se sont passés, plus ou moins difficilement. Julien est venu me rendre visite en France. J'étais heureux de lui présenter ma vie, d'être son guide pour son premier séjour loin du Québec, de sa zone de confort à lui. J'étais heureux de revoir avec lui les villes qui ont marqué mon existence, Clermont-Ferrand, Montpellier et surtout Paris, cette ville tant haïe par certains, tant aimée par moi. Il a rencontré mes frères, Kevin, Axelle... j'étais fier de présenter l'homme que j'aimais à ma famille et mes amis les plus proches. Son départ a été très difficile à gérer. J'étais triste de cette nouvelle séparation et il n'y avait pas un jour où je me disais "bordel qu'est-ce qu'il me manque". Je n'envisageais les choses que pour lui, au point de mettre de côté un projet de voyage en Europe que tu m'avais proposé pour gagner 3 jours supplémentaires à ses côtés. L'amour nous pousse à faire des choses tellement irrationnelles.

Je suis revenu au Québec. J'étais très heureux de te retrouver, tu avais l'air bien, ça me faisait plaisir de te voir souriant en ces derniers jours d'été. Tout avait l'air de se goupiller pour le mieux, pour cette nouvelle année au Québec... Et là la tuile est tombée. Aujourd'hui encore, je pense que ma relation avec toi et ma relation avec Julien a été considérablement influencée par cet événement. Je crois t'en avoir parlé qu'à de rares reprises, restant assez secret sur ce sujet qui touchaient plus Julien que moi.

Il a eu un problème de santé dû à sa condition d'homme transgenre. Des douleurs terribles dans le bas du ventre après chaque rapport sexuel et chaque miction. Un problème qui ne pouvait être résolu qu'après une chirurgie mais qui malheureusement... ne pouvait garantir que ces douleurs ne reviennent un jour. Julien se sentait condamné à souffrir toute sa vie de cela. Lui qui pensait, en affirmant enfin qui il était, se libérer des chaînes de son corps, le voilà rattrapé par ses vieux démons. Jamais cela ne le laissera tranquille.

C'en est suivi une longue période de dépression. Notre nouvel an à Londres a un peu atténué cela, lui a permis d'obtenir un second souffle, qui fut malheureusement de courte durée. J'étais bloqué avec un copain suicidaire qui s'accrochait à moi comme si j'étais sa dernière raison de vivre. J'ai tellement souffert de cela. Dans le même temps, tu n'allais toi aussi pas très bien. Je ne savais plus quoi faire pour préserver les gens que j'aimais tout en me préservant moi-même. J'ai essayé de jouer sur les deux tableaux sans y parvenir. J'ai essayé de faire attention à toi (à nous devrais-je dire) j'ai essayé de garder notre relation dans ce beau cocon qu'on avait créé ensemble. J'ai vraiment essayé, de toutes mes forces. Mais j'étais confronté à des choses plus fortes que moi. Le couperet a été Ottawa, tu t'en doutes.

Ce qui devait être une fin de semaine tranquille avec une personne qui m'est cher s'est transformé en un cauchemard dont j'ai été incapable de me réveiller. J'ai été sonné. Impossible pour moi de me défaire de lui, de profiter de ma fin de semaine. Tout me pesait, rien ne m'allait, je voulais rentrer au plus vite pour mettre les choses au clair, pour savoir si la faute, la raison de tous ses maux, venait de moi. À partir de ce moment-là, j'ai fait le constat dur et ô combien cruel : tant que mon copain n'avais pas remonté la pente, il fallait que je mette tous mes autres projets entre parenthèses.

Je n'ai pas repris l'improvisation. Je ne suis pas allé une seule fois saluer mes anciens collègues. Je ne me suis pas du tout impliqué dans la vie de mon université. Tout mon temps libre, je l'ai passé à m'occuper de mon copain, dont l'idée même de le savoir en souffrance m'était insupportable.

Aujourd'hui, je vais le nommer tel quel : la santé mentale de Julien a considérablement influencé la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui toi et moi. J'ai fait le choix de m'occuper de lui, de le maintenir la tête hors de l'eau coûte que coûte quitte à renoncer à d'autres projets. Je te voyais dans le mal toi aussi. J'ai tenté comme j'ai pu de rester à tes côtés, de t'apporter le peu de joie qu'il me restait à donner. J'ai essayé, fort. Mais souvent, j'ai été impuissant. Incapable de me défaire de mon cellulaire, de laisser Julien seul avec lui-même. J'étais rendu accroc à mes messages. Non pas parce qu'il me manquait, mais parce que j'avais peur qu'il se sente abandonné, seul, vide, presque-mort...

Par chance, Julien a été accepté à l'Université de Strasbourg. Ca l'a aidé à remonter la pente. Le Québec lui était devenu insupportable. Tout le fâchait ici, il avait besoin d'autres horizons. Il avait en plus ce voyage d'un mois en Europe qui approchait... Petit à petit, il allait mieux. Il est parti 1 mois. Pendant ce mois, j'ai pensé qu'on allait pouvoir un peu se retrouver tous les deux... Mais j'ai eu ces mots très déplacés qui t'ont fait passer pour un mendiant de l'amitié. Aujourd'hui encore, je crois ne pas t'avoir demandé pardon pour ces mots que je t'avais dit. Pardon, vraiment, je ne voulais pas te faire passer pour ce que tu n'es pas. Tu as pensé que je ne te voyais que pour cocher la case "fait" sur mon babillard imaginaire, que je ne tirais aucun plaisir de nos retrouvailles hebdomadaires. Pardon de t'avoir fait penser ça.

On en a reparlé parfois de cette période maintenant qu'il va mieux (je ne dirai pas encore qu'il va bien). Je lui ai dit que je ne regrettais pas le choix que j'avais fait de consacrer ma dernière année à lui. J'en ai tiré beaucoup de chose, une expérience négative sur le coup, qui m'a fait perdre beaucoup de chose, mais qui m'en a fait aussi gagner beaucoup. Le seul remord que j'ai, c'est de nous avoir brisé, toi et moi, par la même occasion. J'aurais aimé que les choses se passent différemment entre nous dans cette situation. C'est un des plus gros remords de ma vie.

Aujourd'hui, nous sommes tous les deux en France. J'ai passé 5 mois super. J'ai fait beaucoup de choses,

sans rencontrer grand monde, je me suis fait à ma vie dans cette petite ville d'Alsace que j'aurais aimé ne pas quitter si vite ni cet emploi qui finalement me comble plutôt bien ni cette région que j'aime de plus en plus. Je suis heureux de revenir quelques temps au Québec pour ce stage. Triste de quitter une parenthèse qui me satisfaisait et d'à nouveau m'éloigner de celui que j'aime.

Je t'ai raconté tout ça dans l'espoir de démêler certains points. De revenir ensemble sur cette vie qui fut la mienne. Une vie dont je suis fier aujourd'hui et dans laquelle tu as joué un rôle plus qu'important. Tu as été un élément central de cette vie. Et ce n'est pas pour rien si, aujourd'hui, il n'y a pas une journée qui se passe sans que je pense à toi. Sans que je pense à tout ce que nous avons fait ensemble. Tout ce que nous aurions pu faire ensemble. Tout ce que nous pouvons encore faire ensemble ?

Je voulais te laisser le choix de me pardonner ou pas. Finalement tu me laisses trancher sur le devenir de notre belle histoire d'amitié. Je vais y répondre comme je peux.

Il y a une série de film que j'aime beaucoup mais dont on a jamais parlé ensemble. Je ne suis même pas sûr que tu les aimes ou que tu les aies déjà écoutés. C'est la série des *Hunger game*. Il peut paraître incongru que je mentionne ces films pour parler de nous. Mais si je les introduits, c'est uniquement parce qu'il y est question d'un sujet qui m'est cher : l'espoir. L'espoir de sortir vivant de ces jeux de la faim. L'espoir de bousculer un destin qui semblait tout tracé. L'espoir de trouver l'amour. L'espoir d'être heureux. L'espoir de Villiers de l'Isle-Adam qui nous dit qu'il existe une réalité plus grande et plus belle que celle proposait par cette "bulle géante prête à éclater". L'espoir de retrouver une personne qu'on a si malmené depuis un an. L'espoir de passer 4 jours, 1 semaine, 15 jours avec lui en canot-camping. L'espoir qu'il existe un remède à tous les maux humains. L'espoir de perdre ses espérances (te souviens-tu de ce mauvais mot que j'avais eu en pensant citer du Racine alors qu'il disait complètement autre chose ?) Quelle belle notion que celle de l'espoir.

Je ne sais pas si nous pourrions encore envisager des projets d'enfants-adulte ensemble. Nos vies ont pris des chemins qui demandent beaucoup de détour à l'un et à l'autre pour que nous nous retrouvions ensemble au sommet du Mon Sinaï, en radeau sur la baie d'Hudson ou en balade dans les méandres de Calcutta. J'aimerais envisager ces projets. Beaucoup. J'aimerais te les proposer et m'en tenir à ce que je dis, ne pas me défilier comme je l'ai beaucoup fait. Je garde l'espoir que cela se réalisera un jour. Qu'il y eut 3, 4 20 ratés avant d'y parvenir. Je garde l'espoir de refaire jaillir nos enfants intérieurs respectifs.

Voilà où j'en suis de mon côté. J'espère encore pouvoir passer du temps (du vrai temps) avec ce vieil ami qui m'a tant apporté depuis que mes pieds ont foulé le Québec. Ce vieil ami qui a été le premier à m'ouvrir ses bras. Je ne sais pas si c'est vraiment possible, s'il est encore envisageable de faire comme si de rien n'était.

Comme si mes promesses sans lendemain pouvaient s'effacer d'un coup comme ça. Mais j'espère fort pouvoir recoudre ce que je me suis appliqué à découdre pendant cette année 2019 (coïncidence, cette lettre est écrite à 15 jour d'une nouvelle année).

Je sais que le temps des fêtes n'est jamais un temps facile pour toi. Que ces retrouvailles en famille te pèsent plus qu'autre chose. Je vais penser fort à toi pendant ces temps-là. Espérer qu'il ne va pas s'agir d'un temps trop désagréable à passer. Dans cette perspective-ci, je te souhaite également un bon temps des fêtes.

Prends soin de toi. Ne doute jamais de l'homme de bien que tu es. Ne doute jamais du bonheur que tu as apporté tout ce temps à ce petit gars discret du fond de la classe qui n'aime pas faire de vagues. Ne doute jamais de sa volonté d'ouvrir à nouveau ses bras à celui qu'il considère comme étant l'une des plus belles rencontres de sa vie.

Merci. Pour tout.

Alexis

P.S. : je n'ai pas souhaité trop polir cette lettre. Je voulais garder une certaine authenticité, rester le plus proche possible de mes émotions au moment où s'abattent mes doigts sur le clavier d'ordinateur. Je ne me suis relu qu'une fois. Il peut donc y rester des coquilles, maladroites et monstruosité. J'espère qu'elles ne te gêneront pas.